

# Chapitre 3

## Sur trois types de relations

1. Il ne faut pas trop dépendre de ses propres goûts et de son tempérament. Notre qualité principale, c'est de savoir nous adapter à diverses situations. Être lié et soumis par nécessité à une seule façon d'être, c'est exister, mais ce n'est pas vivre. Les plus belles âmes sont celles qui offrent le plus de variété et de souplesse. On en voit un bel exemple chez Caton l'Ancien : « *Il avait l'esprit assez délié pour se plier de la même façon à toutes sortes d'activités, et quelle que soit celle qu'il entreprenait, on eût dit qu'il était né uniquement pour elle.* »

Tite-Live  
[93], XIX, 40.

2. Si je pouvais me former à ma guise, il n'est aucune méthode, si bonne soit-elle, à laquelle je voudrais m'assujettir au point de ne pouvoir m'en détacher. La vie est un mouvement inégal, irrégulier, et multiforme. Ce n'est pas être ami, et encore moins maître de soi, mais en être esclave, que de suivre constamment ce que l'on est, être prisonnier de ses propres inclinations, au point de ne pouvoir s'en écarter, de ne pouvoir les changer. Et si je dis cela, c'est qu'en ce moment même je ne puis pas facilement me défaire du désagrément que me cause mon esprit, parce qu'il ne s'occupe d'ordinaire que des sujets qui l'accaparent entièrement, et qu'il ne sait pas s'employer autrement que tendu et entier. Si léger que soit le sujet qu'on lui fournit, il le grossit volontiers et le développe jusqu'au point où il a besoin de toutes ses forces pour le traiter. C'est pour cela que son oisiveté est pour moi une pénible occupation, nuisible à ma santé. La plupart des esprits ont besoin d'une matière extérieure pour se dégourdir et

*La vie est  
un  
mouvement*

Sénèque, [84], LVI. s'exercer : dans le cas du mien, c'est plutôt pour se reposer et se calmer, « *les défauts de l'oisiveté doivent être corrigés par le travail* ». C'est que son étude principale, celle à laquelle il se consacre le plus, c'est l'étude de lui-même, et les livres font partie pour lui des occupations qui l'en détournent. Aux premières pensées qui lui viennent, il s'agite et éprouve sa vigueur dans tous les sens ; il l'emploie tantôt avec force, tantôt avec ordre et grâce, il se calme, se modère et se fortifie. Il est capable d'éveiller par lui-même ses facultés : la Nature lui a donné, comme à tous les autres, assez de matière pour s'occuper, et suffisamment de sujets sur lesquels penser et s'interroger<sup>1</sup>.

Cicéron [20], Tusculanes, V, 38. **3.** Méditer est une étude importante et riche, pour qui sait s'examiner et se consacrer vigoureusement à cette tâche : je préfère forger moi-même mon esprit<sup>2</sup> que le remplir. Il n'est pas d'occupation plus facile ni plus forte que celle qui consiste à s'entretenir avec ses pensées, en fonction de l'esprit dont on dispose : les plus grands en font leur occupation constante car pour eux, *vivre c'est penser*. D'ailleurs, la Nature favorise cette disposition en lui accordant ce privilège : il n'est rien que nous puissions faire si longtemps, nulle action à laquelle nous puissions nous adonner plus couramment et plus facilement. « C'est l'occupation des Dieux que la méditation, dit Aristote, et d'elle ils tirent leur béatitude comme nous la nôtre. » La lecture, elle, me sert plus spécialement à éveiller ma réflexion en lui présentant divers sujets ; elle fait travailler mon jugement, et non pas ma mémoire.

Aristote [3], X, 8. **4.** Il est donc peu d'entretiens qui retiennent mon intérêt s'ils sont dénués de vigueur et de force. Il est vrai que l'agrément et la beauté me remplissent et m'occupent autant ou plus que le sérieux et la profondeur. Et du fait que dans toute autre conversation, je somnole, et ne lui prête que l'écorce de mon attention, il m'arrive souvent, au milieu de propos plats et inconsistants,

1. L'édition de 1588 comporte ici une phrase qui a été biffée sur l'« exemplaire de Bordeaux », et que je traduis ainsi : « Parce que son objet et sa préoccupation sont celles-là, il fait peu de cas de l'étude qui consiste à charger et remplir la mémoire avec les connaissances des autres. » Cette phrase a été remplacée par un ajout manuscrit qui constitue le paragraphe suivant.

2. Comme plus haut déjà, Montaigne emploie ici « mon âme », mais le contexte ne permet guère d'hésitation : c'est bien de ce que nous appelons *l'esprit* qu'il s'agit ici.

de propos de pure convention, de dire et de répondre des choses bêtes et creuses, indignes même d'un enfant, et ridicules, ou bien de me tenir dans un silence obstiné, plus obtus et plus incivil encore. J'ai une disposition à la rêverie qui me porte à rentrer en moi, et d'autre part une ignorance profonde et puérile de bien des choses communes ; ces deux particularités ont fait que l'on peut vraiment raconter sur moi cinq ou six histoires dans lesquelles j'apparais aussi niais que n'importe quel autre.

5. Mais pour revenir à mon propos, je dirai que cette nature exigeante me rend difficile dans mes rapports avec les hommes, car je dois les trier sur le volet, et qu'elle me rend maladroit dans la vie courante. Nous avons des relations avec les gens du peuple, nous vivons avec eux. Si leur fréquentation nous importune, si nous répugnons à nous mettre au niveau des esprits simples et ordinaires – et pourtant ces esprits-là sont souvent aussi bien réglés que les plus subtils, et tout savoir est de peu de valeur s'il ne s'accommode de la sottise commune – alors nous ne pouvons plus nous occuper, ni de nos propres affaires, ni de celles des autres, car dans les affaires publiques comme dans les privées, c'est à ces gens-là que l'on a affaire. Les postures les moins tendues et les plus naturelles de notre âme sont les plus belles, et les occupations les meilleures sont celles qui sont les moins forcées. Mon Dieu ! Que la sagesse rend donc un fier service à ceux pour qui elle subordonne leurs désirs à leurs capacités ! Il n'est pas de savoir plus utile. « Fais ce que pourras<sup>3</sup> », tel était le mot favori de Socrate. Et ce mot est de grande valeur : il faut en effet savoir orienter nos désirs et les faire se tenir aux choses les plus aisées et les plus faciles à atteindre. N'est-ce pas, de ma part, une sottise attitude que de ne pouvoir m'entendre avec les centaines de personnes que je suis amené à rencontrer, et dont je ne puis me passer, pour m'attacher à une ou deux, qui sont hors de ma portée, et constituent plutôt un désir chimérique irréalisable ? Mon caractère facile, ennemi de toute aigreur et rudesse, peut bien m'avoir préservé des haines et des inimitiés, et jamais personne ne fut plus apte que moi à n'être point haï, sinon à être aimé. Mais la froideur de mon attitude en société m'a légitimement privé de la bienveillance de beaucoup

*La sottise  
commune*

---

3. Je pastiche ici volontairement le « Fais ce que voudras » de Rabelais ; ce mot n'est-il pas déjà un pastiche de l'expression socratique ?

de gens : ils sont bien excusables de l'avoir interprétée autrement, et dans le pire des sens.

6. Je suis tout à fait capable de me faire et de conserver des amitiés de grande qualité, tant je m'accroche avec appétit aux rencontres qui conviennent à mon goût ; je m'y avance, je m'y jette si avidement que je ne manque guère de m'y attacher, et de faire impression là où je passe : j'en ai fait souvent l'heureuse expérience. Mais dans les amitiés ordinaires, je suis quelque peu stérile et froid, car mon allure naturelle c'est d'aller toutes voiles dehors. Et de plus, dans ma jeunesse, ma destinée a fait que j'ai été amené à connaître et mis en mesure d'apprécier une amitié unique et parfaite : cela m'a véritablement dégoûté quelque peu des autres, et trop imprimé en mon esprit l'idée que l'amitié est une bête de compagnie et non de troupeau, comme le disait un Ancien<sup>4</sup>. Et de plus, je dois dire que j'ai bien de la peine à ne parler qu'à demi-mot et sans me livrer tout entier, bien de la peine à m'exprimer avec cette prudence servile et soupçonneuse que l'on nous prescrit dans ces relations aussi nombreuses qu'imparfaites, et notamment par les temps qui courent, où l'on ne peut parler des gens que dangereusement ou fausement.

7. Et pourtant je vois bien que celui dont l'objectif essentiel est, comme moi, les agréments de la vie (et je parle ici des agréments bien réels), doit fuir comme la peste ces contorsions et subtilités de comportement. Je louerais volontiers un esprit à plusieurs étages, capable de se tendre et se détendre ; qui se trouverait bien partout où son sort le conduit ; qui puisse parler avec son voisin de ses projets<sup>5</sup>, de sa partie de chasse et de ses procès en cours, qui puisse converser avec plaisir avec un charpentier et un jardinier. J'envie ceux qui savent lier connaissance avec le moindre de leurs serviteurs, et faire la conversation avec les gens de leur maison.

“un esprit à  
plusieurs  
étages”

4. Plutarque [73], *De la pluralité d'amis*, t. II (c'est la traduction d'Amyot que lisait Montaigne).

5. Montaigne : « de ses bastiments ». La traduction du mot est délicate, comme le note A. Lanly [53] : « peut-être plutôt ce que l'on est en train de bâtir que les bâtiments qui existent. » (t. III, p. 37, note 20). Je reprends ce point de vue, en l'élargissant un peu. D. M. Frame [27], comme souvent, se contente de traduire par « building » – ce qui laisse la question pendante...

8. Je n'aime pas ce que dit Platon<sup>6</sup>, quand il conseille de parler toujours de façon autoritaire à ses serviteurs, sans plaisanter, sans familiarité, envers les hommes comme envers les femmes. Outre la raison donnée plus haut, il est inhumain et injuste de donner tant d'importance aux privilèges dus au hasard<sup>7</sup> : les sociétés dans lesquelles on tolère le moins d'inégalité entre les valets et les maîtres me semblent les plus justes.

9. Les autres s'efforcent de mettre en avant leur esprit et de le hausser fermement ; moi, je m'efforce de le contenir et le laisser reposer : il n'est mauvais que quand il s'étaie.

*Tu me contes la descendance d'Escus,  
et les combats livrés sous les murs sacrés d'Ilion...  
Mais quel prix paierons-nous pour le vin de Chio ?  
Quel esclave réchauffera mon bain ?  
Chez quel hôte et à quelle heure,  
Me mettrai-je à l'abri d'un froid digne des Pélignes ?<sup>8</sup>  
De tout cela, tu ne dis rien !*

Horace [32],  
III, XIX, 3.

10. La vaillance lacédémonienne avait besoin d'être modérée par le son doux et gracieux des flûtes, pendant les combats, de peur qu'elle n'aille se livrer à la témérité et à la furie, alors que d'ordinaire les autres peuples emploient dans ces circonstances des sons violents et des voix aiguës, pour susciter et exciter à outrance le courage de leurs soldats. De la même façon, il me semble que, contrairement aux habitudes, dans l'usage que nous faisons de notre esprit, nous avons plutôt besoin de plomb que d'ailes, de froideur et de calme que d'ardeur et d'agitation. Et surtout, à mon avis, c'est bien faire le sot que de faire celui qui sait parmi ceux qui ne savent pas, de parler toujours de façon péremptoire, *parler sur la pointe d'une fourchette*<sup>9</sup>. Il faut vous

6. Dans les *Lois*. Chez Platon, il s'agit d'esclaves, bien entendu ; d'où les termes de « mâles » et « femelles » employés ici par Montaigne, qui suit la traduction de Marsile Ficin.

7. Le mot de Montaigne est ici « fortune », ambigu pour nous aujourd'hui (sort, richesse), et de ce fait même lourd de sens : nous serions tentés de traduire mot à mot : « les prérogatives de la fortune »... J'ai préféré demeurer plus neutre.

8. Pélignes : peuple des montagnes.

9. Montaigne emploie ici sans la traduire l'expression italienne « *favellar in punta di forchetta* », qui devait être courante à l'époque. Je ne vois guère d'équivalents dans la langue d'aujourd'hui.

mettre au niveau de ceux avec qui vous êtes, et parfois affecter l'ignorance. Laissez de côté la force et la subtilité : dans l'usage courant, il suffit d'employer les moyens ordinaires. Et mettez-vous à plat-ventre, s'ils le demandent.

*Les  
"Femmes  
Savantes" ?*

11. Les savants achoppent souvent là-dessus : ils font toujours parade de leur magistère, et répandent partout ce qu'ils ont pris dans leurs livres. À notre époque, ils en ont tellement empli les salons et les oreilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, elles en ont au moins conservé l'apparence ; et sur toutes sortes de sujets, si peu relevés et communs qu'ils soient, elles emploient une façon de parler nouvelle et savante<sup>10</sup>.

Juvénal [35],  
VI, vv. 189  
sq.

*C'est dans ce langage qu'elles expriment leurs craintes,  
Leur colère, leurs joies, leurs soucis, tous les secrets de leur âme.  
Que dire de plus ? Même au lit elles parlent doctement...*

Elles citent Platon et saint Thomas à propos de choses pour lesquelles le premier venu pourrait aussi bien donner son avis. La science qui n'a pu leur arriver jusqu'à l'esprit leur est restée sur langue.

12. Si celles qui sont bien douées naturellement veulent me croire, elles se contenteront de faire valoir leurs richesses personnelles et naturelles. Elles cachent et dissimulent leurs beautés sous des beautés étrangères, et c'est une grande sottise d'étouffer sa propre clarté pour briller avec celle qu'on emprunte ! Elles sont comme enterrées, ensevelies sous l'artifice. Des pieds à la tête, comme sorties d'un coffret de toilette. C'est qu'elles ne se connaissent pas suffisamment : le monde n'a rien de plus beau, et c'est à elles, au contraire, d'embellir les arts, et d'embellir ce qui est beau<sup>11</sup>. Que leur faut-il de plus que de vivre aimées et honorées ? Elles n'ont que trop et ne savent que trop pour cela. Il n'est besoin que de réchauffer un peu et réveiller les facultés qui sont en elles. Quand je les vois si attachées à la rhétorique, au

Sénèque [84],  
CXV.

10. Montaigne se montre ici le précurseur de Molière... Mais Juvénal ne l'a pas attendu, comme le montre la citation.

11. Montaigne écrit « farder le fard ». Je reprends ici la formule de P. Villey ([50], III, p. 822, note 15), qui me semble plus compréhensible aujourd'hui que le mot à mot. C'est ce que fait aussi A. Lanly [53]. De son côté, D. M. Frame [27] écrit : « to decorate decoration ».

droit, à la logique et autres drogues semblables, aussi vaines qu'inutiles, et dont elles n'ont nullement besoin, je crains fort que les hommes qui les conseillent en cela ne le fassent que pour avoir la possibilité de les régenter sous ce prétexte. Car quelle autre excuse leur trouver ? Elles peuvent bien, sans nous, soumettre la grâce de leurs yeux à la gaieté, comme à la sévérité ou à la douceur, assaisonner un « non » par la rudesse, le doute, ou la faveur : elles n'ont pas à interpréter savamment les discours qu'on leur tient par galanterie. Avec la science qu'elles ont, elles commandent à la baguette et régendent l'École et ses maîtres eux-mêmes. Et si toutefois elles sont contrariées de nous le céder en quoi que ce soit, et veulent par curiosité avoir accès aux livres, alors la poésie est ce qui leur convient fort bien : c'est un art léger, subtil et déguisé, tout en paroles et en plaisir, tout en apparence – comme elles. Elles tireront aussi divers avantages à l'étude de l'histoire. En philosophie, dans le domaine qui concerne la vie, elles prendront les raisonnements qui leur apprendront à juger de nos comportements et de nos caractères, à se défendre contre nos trahisons, à contenir l'audace de leurs propres désirs, à contrôler leur liberté, à prolonger les plaisirs de la vie et à supporter dignement l'inconstance d'un amant, la rudesse d'un mari, la contrariété des rides et des ans, et toutes les choses de ce genre. Voilà en somme tout ce que je leur assignerais en matière de science.

**13.** Il y a des gens repliés sur eux-mêmes, peu portés vers les autres. Mon attitude profonde est au contraire favorable à la communication, à la démonstration extérieure : je me montre au dehors, je me mets en évidence, je recherche naturellement la compagnie et l'amitié. La solitude que j'aime et que je prêche consiste essentiellement à ramener vers moi mes sentiments et mes pensées, à restreindre et resserrer, non mes pas, mais mes désirs et mes préoccupations, refusant tout souci venant de l'extérieur, et fuyant à tout prix la servitude et l'obligation, non pas tant la foule des hommes que celle des affaires. La solitude de ma demeure, au vrai, me prolonge plutôt, elle me pousse vers le dehors, je me plonge plus volontiers dans les affaires d'État et dans le vaste monde, quand je suis seul. Au Louvre, dans la multitude, je me replie et me restreins dans ma propre peau : la foule me fait rentrer en moi, et je ne me dis jamais à moi-même des choses aussi folles, aussi licencieuses et privées, que dans les lieux où le

*Éloge de la  
solitude*

respect et la retenue sont de mise. Ce ne sont pas nos folies qui me font rire, mais nos sagesse. Ma nature ne me rend pas ennemi de l'agitation des cours: j'y ai passé une partie de ma vie; et je suis ainsi fait que je me porte allègrement vers les grands rassemblements, pourvu que ce soit par intervalles et quand j'en ai envie. Mais cette délicatesse de jugement dont j'ai parlé plus haut me contraint forcément à la solitude, même chez moi, au milieu d'une nombreuse famille, et dans une maison très fréquentée, où je vois souvent des gens, mais rarement ceux avec qui j'ai plaisir à parler. Je m'y réserve, pour moi et pour les autres, une liberté inhabituelle: on y délaisse les cérémonies, l'obligation de tenir compagnie, de raccompagner les gens, et autres règles pénibles de notre courtoisie (ô les serviles et ennuyeuses conventions!), et chacun s'y comporte à sa façon, et se plonge s'il veut dans ses pensées. Je m'y tiens muet, rêveur et renfermé, sans offenser mes hôtes.

14. Les hommes dont je recherche la société et la familiarité sont ceux qu'on appelle des « personnes de qualité »<sup>12</sup>. L'idée que je me fais d'eux me détourne des autres. Et à bien y regarder, c'est la plus rare de nos façons d'être, et c'est essentiellement une question de nature. Le but de ce genre de relations, c'est simplement la familiarité, la fréquentation, la conversation: l'usage de l'esprit sans autre fruit. Dans nos propos, tous les sujets sont égaux pour moi: peu m'importe s'ils sont légers ou superficiels, du moment que la grâce et la justesse y soient toujours présentes; tout y est empreint d'un jugement mûri et constant, mêlé de bonté, de franchise, de gaieté et d'amitié. Ce n'est pas seulement en débattant des « prérogatives juridiques de la lignée » que notre esprit peut montrer sa beauté et sa force, ou dans les affaires qui concernent les rois: il les montre tout autant dans les discussions privées. Je reconnais « mes » gens par leur silence lui-même, leur façon de sourire, et je les découvre peut-être bien mieux à table que dans un « conseil ». Hyppomachos<sup>13</sup> disait, et fort bien, qu'il re-

---

12. Montaigne écrit certes « honnestes et habiles hommes »; mais le concept de « l'honnête homme » appartient au siècle suivant, et comme très souvent, il lui faut deux qualificatifs juxtaposés pour exprimer une idée. Je me suis donc permis ici de « réduire » un peu.

13. Hyppomachos était un « maître de lutte et d'escrime »; l'anecdote est dans Plutarque [74], *Vie de Dion*, I.



connaissait les bons lutteurs simplement en les voyant marcher dans la rue. Si la science vient se mêler à nos propos, on ne la refusera pas ; mais elle ne doit être ni magistrale, ni impérieuse et importune, comme elle l'est bien souvent ; elle doit au contraire se montrer docile et serviable. Dans nos conversations, nous ne cherchons qu'à passer le temps : quand vient le moment d'être instruits et endoctrinés, nous savons aller chercher la science là où elle trône. Mais pour cette fois, qu'elle veuille bien nous laisser tranquille, car toute utile et souhaitable qu'elle soit, du moins je le suppose, nous pourrions bien nous en passer tout à fait, et parvenir à nos fins sans elle. Un esprit bien fait et rompu à la pratique des hommes se rend pleinement agréable de lui-même. L'art consiste simplement à examiner et à réunir ce qu'ont produit de tels esprits.

**15.** Il m'est agréable aussi d'avoir des relations avec des femmes belles et honorables : c'est que nous aussi nous avons des yeux de connaisseur. Si l'esprit ne trouve pas autant son compte dans ce type de relations que dans le précédent, les sens corporels y prennent par contre une plus grande part et l'amènent en fait à un niveau voisin, bien que, selon moi, il ne parvienne jamais à l'égaliser. Mais c'est un genre de relations où il faut se tenir sur ses gardes, et cela est vrai notamment pour ceux chez qui, comme moi, le corps joue un rôle très important. J'en ai été échaudé dans ma jeunesse, et j'en ai subi toutes les ardeurs qui, si l'on en croit les poètes, adviennent à ceux qui s'y laissent aller sans règles et sans jugement. Mais il est vrai que ce coup de fouet m'a servi de leçon.

Cicéron [19],  
V, 2.

*Quiconque, dans la flotte d'Argos a échappé à Capharée*<sup>14</sup>  
*Fait toujours voile pour sortir de l'Eubée.*

Ovide [57], I,  
1, vv. 83-84.

**16.** C'est une folie d'attacher à de telles relations toutes ses pensées, et s'y engager sans discernement avec une passion furieuse. Mais d'un autre côté, y prendre part sans amour, sans que sa volonté y soit soumise, comme un simple comédien, pour jouer ce rôle classique et même courant à notre époque, en n'y mettant de soi que les paroles que l'on prononce, c'est évidemment

14. Capharée est un promontoire de l'Eubée, où selon la légende, la flotte des grecs se brisa au retour de Troie.

garantir sa sécurité, mais bien lâchement, comme celui qui abandonnerait son honneur, son avantage ou son plaisir à cause du danger. Car il est certain que ceux qui se comportent ainsi avec les femmes ne peuvent espérer en tirer aucun fruit qui puisse toucher ou satisfaire un bel esprit. Il faut avoir vraiment désiré ce dont on veut vraiment tirer du plaisir. Et je dis qu'il en est ainsi, même quand la bonne fortune favoriserait cette sorte de jeu, ce qui arrive souvent, car il n'y a guère de femme, si disgraciée soit-elle, qui ne pense être digne d'être aimée, qui ne se fasse remarquer par son âge, ou par sa chevelure<sup>15</sup>, ou par sa démarche, car des femmes absolument laides, il n'y en a pas plus que d'absolument belles. Les filles brahmanes<sup>16</sup> se rendent sur la place publique devant le peuple rassemblé à cet effet et, à défaut d'autre chose à faire valoir, elles y exhibent leurs parties intimes pour voir si par là, au moins, elles méritent de trouver un mari.

17. Il n'en est donc pas une seule qui ne se laisse facilement persuader par le premier serment qu'on lui fait d'être son serviteur. Or cette trahison courante et commune des hommes d'aujourd'hui conduit à ce que l'on peut déjà observer : les femmes se replient sur elles-mêmes ou s'allient entre elles pour nous fuir, ou encore mettent à profit de leur côté l'exemple que nous leur donnons, et jouent leur partie dans la farce, se prêtant à ces relations sans passion, sans s'y intéresser vraiment, sans amour. « *Elles sont insensibles à toute passion, venant d'elles comme venant d'autrui.* » C'est qu'elles estiment, suivant le conseil de Lysias, selon Platon<sup>17</sup>, qu'elles peuvent d'autant plus utilement et facilement s'abandonner à nous que moins nous les aimons. Il en sera comme des comédies : le public y aura autant ou même plus de plaisir que les comédiens !

Tacite [87],  
XIII, 45.

*Vénus et  
Cupidon*

18. Pour moi, il n'est pas plus de Vénus sans Cupidon qu'une maternité sans progéniture : ce sont des choses qui se prêtent et se doivent mutuellement leur essence. C'est pourquoi la trom-

15. Le texte de 1588 comportait seulement : « pour malotruie qu'elle soit, qui ne pense être bien aimable. » Les « arguments » donnés ensuite figurent dans un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux », où l'on peut lire « *par son aage ou par son ris ou par son mouvement* », tandis que l'expression « *par son poil* » ne figure que dans l'édition de 1595, base de cette traduction.

16. Pour « des Indes », probablement ?

17. Dans le début de *Phèdre*.

perie rejaillit sur celui qui la commet : elle ne lui coûte guère, mais il n'en tire non plus rien qui vaille. Ceux qui ont fait de Vénus une déesse considéraient que sa beauté essentielle était d'ordre incorporel et spirituel. Mais celle que recherchent les gens dont je parle n'est pas seulement humaine, ni même bestiale : les bêtes ne la veulent pas si grossière et si terre à terre ! Car on voit bien que l'imagination et le désir les échauffent et les excitent souvent, avant même le corps ; on voit bien, chez l'un et l'autre sexe, qu'elles font un choix et un tri dans la foule pour accorder leur affection, et qu'elles entretiennent entre elles des relations bienveillantes et de longue durée. Et celles-là mêmes à qui la vieillesse refuse la force corporelle, frémissent, hennissent et tressaillent encore d'amour. On les voit, avant l'acte lui-même, pleines d'espérance et d'ardeur, et quand le corps a joué sa partie, se réjouir encore de la douceur de ce souvenir ; on en voit même qui s'enflent de fierté à cause de cela, et qui en tirent des chants de fête et de triomphe : elles sont lasses et rassasiées. Celui qui n'éprouve que le besoin de décharger son corps d'une nécessité naturelle n'a que faire d'y entraîner autrui avec de si délicats préparatifs : ce n'est pas un aliment qui convient à une si grosse faim !

19. Comme je suis quelqu'un qui ne cherche pas à se faire passer pour meilleur qu'il n'est, je raconterai ceci, en ce qui concerne les erreurs de ma jeunesse. Non seulement à cause du danger que cela présente pour la santé (je n'ai pas été assez habile pour savoir éviter deux atteintes qui furent toutefois légères et limitées), mais encore par mépris, je ne me suis guère laissé aller aux relations avec les femmes vénales et publiques. J'ai voulu aiguïser le plaisir amoureux par la difficulté, par le désir et par quelque gloire ; j'aimais la façon dont l'empereur Tibère s'attachait à ses amours autant à cause de leur modestie et de leur noblesse morale, que pour toute autre qualité. Et j'aimais aussi l'attitude de la courtisane Flora, qui ne s'offrait qu'à ceux qui étaient au moins Dictateur, Consul ou Censeur, et tirait son plaisir de la qualité de ses amants<sup>18</sup>. Certes, les perles et le brocart donnent quelque chose de plus à l'amoureux, de même que les

---

18. Selon P. Villey ([49], IV, p. 370), cette histoire aurait été plus ou moins inventée par Antoine de Guevara, historien espagnol, et reprise notamment par Brantôme.

titres, et les domestiques dont il dispose. Au demeurant, j'accordais moi-même grande importance à l'esprit, mais pourvu que le corps ne fût pas en reste : car pour être honnête, si l'une ou l'autre des deux beautés avait obligatoirement dû faire défaut, j'eusse plutôt choisi de renoncer à celle de l'esprit... Elle trouve ailleurs un meilleur usage ; et au chapitre de l'amour, qui concerne principalement la vue et le toucher, on peut se dispenser des grâces de l'esprit, mais pas de celles du corps. C'est le véritable avantage des dames que la beauté. Elle leur appartient si bien que la nôtre, qui requiert des traits un peu différents, ne peut jamais, même en sa perfection, être confondue avec la leur, sauf chez l'enfant et l'adolescent. On dit que chez le Grand Turc, ceux qui le servent au titre de leur beauté, et qui sont en nombre infini, sont congédiés au plus tard à vingt-deux ans.

**20.** C'est surtout chez les hommes que l'on trouve les raisonnements, la sagesse et les devoirs de l'amitié : c'est pourquoi ce sont eux qui gouvernent les affaires du monde.

**21.** Les deux sortes de fréquentation dont j'ai parlé – celle des hommes estimables et celle des femmes belles et honorables – relèvent du hasard et dépendent d'autrui. La première a l'inconvénient d'être rare, et l'autre se fane avec l'âge ; c'est pourquoi elles n'eussent pas suffi à remplir ma vie. Mais celle des livres, la troisième, est bien plus sûre et nous est plus personnelle. Elle n'offre pas les avantages des deux premières, mais elle a pour sa part la constance et la facilité d'emploi : elle accompagne tout le cours de ma vie et me vient en aide partout ; elle me console dans la vieillesse et dans la solitude, elle m'ôte le poids d'une oisiveté fastidieuse, et me permet d'échapper à tout moment aux gens qui m'ennuient. Elle atténue les attaques de la douleur, si celle-ci n'est pas à son paroxysme et ne s'est pas entièrement emparée de moi. Pour trouver un dérivatif à une idée importune, il suffit de recourir aux livres : ils m'accaparent facilement, et m'en détournent. Et de plus, ils ne se rebellent pas de voir que je ne les recherche qu'à défaut des autres agréments, plus réels, plus vifs et plus naturels : ils me font toujours bonne figure.

**22.** On a beau jeu d'aller à pied, dit-on, quand on mène son cheval par la bride. Et notre Jacques, roi de Naples<sup>19</sup> et de Sicile, beau, jeune et sain, qui se faisait porter sur une civière

---

19. Jacques de Bourbon, mort en 1438. Ce trait a été évoqué par Olivier de la Marche, dans ses *Mémoires*[45], p. 78.

lors de ses voyages, couché sur un méchant oreiller de plume, vêtu d'une robe de drap gris, avec un bonnet du même genre, mais était suivi en même temps d'un cortège royal, avec litières et toutes sortes de chevaux menés à la main, de gentilshommes et d'officiers de sa maison, donnait en vérité une image encore bien faible et chancelante de l'austérité ! Il n'est pas à plaindre, le malade qui a sa guérison à portée de la main ! Dans l'expérience et la pratique de cette maxime, pleine de vérité, réside tout le fruit que je tire des livres. Car je ne m'en sers, en fait, guère plus que ceux qui ne les connaissent pas. J'en jouis, comme les avarés de leurs trésors, de savoir que j'en jouirai quand il me plaira : mon esprit se contente et se rassasie de ce droit que confère la possession. Je ne voyage jamais sans livres, ni en temps de paix, ni en temps de guerre. Mais il pourra se passer plusieurs jours et même des mois sans que je m'en serve. Je me dis : « bientôt, ou demain, ou quand il me plaira ». Et le temps s'écoule, pendant cela, sans m'inquiéter. Car on ne saurait dire à quel point je me repose et m'attarde sur cette idée qu'ils sont près de moi pour me donner du plaisir à mon heure, et à quel point ils me sont d'un grand secours dans ma vie : c'est la meilleure des provisions que j'aie trouvée pour cet humain voyage, et je plains beaucoup les hommes intelligents qui n'en sont pas munis. J'accepte d'autant plus volontiers toute autre sorte de distraction, pour légère qu'elle soit, dans la mesure où celle-ci ne peut me faire défaut.

**23.** Quand je suis chez moi, je me réfugie bien souvent dans ma « librairie<sup>20</sup> », d'où je peux diriger toute ma maison : je suis au-dessus de l'entrée, et je peux voir en dessous mon jardin, mes écuries, ma cour, et la plus grande partie de ma maison. Là, je feuillette tantôt un livre, tantôt un autre, sans ordre et sans but précis, de façon décousue. Tantôt je rêve, tantôt je prends des notes, et je dicte en me promenant les rêveries que vous avez sous les yeux.

**24.** Ma « librairie » est au troisième étage d'une tour. Le premier, c'est ma chapelle, le second une chambre et ses dépendances, et c'est là que je dors souvent, pour être seul. Au-dessus, il y a une grande pièce qui, autrefois, était l'endroit le plus inutile de la maison : c'est maintenant ma « librairie », et c'est là que je passe la plupart de mes jours, et la plupart des heures du

*La  
"Librairie"  
de  
Montaigne*

20. « Bibliothèque », bien entendu ; mais je conserve le mot de Montaigne, car je crois qu'il est suffisamment familier à ceux qui liront cette traduction.

jour. Je n'y suis jamais la nuit. Elle débouche sur un cabinet assez plaisant, où l'on peut faire du feu l'hiver, et convenablement éclairé par une fenêtre. Et si je ne craignais pas plus le souci que la dépense, le souci qui m'empêche d'entreprendre des travaux, je pourrais facilement y adjoindre de chaque côté une galerie de cent pas de long et de douze de large, au même niveau, car j'ai découvert qu'il y avait là des murs tout prêts, prévus pour un autre usage, et à la bonne hauteur. Tout endroit retiré demande un « promenoir ». Mes pensées s'endorment si je les laisse assises. Mon esprit n'est pas agile si mes jambes ne l'agitent. Ceux qui étudient sans livres en sont tous là...

**25.** Ma « librairie » est ronde, le seul côté plat est juste grand de ce qu'il faut pour ma table et mon siège<sup>21</sup> : elle m'offre ainsi, d'un seul coup d'œil, tous mes livres, rangés sur des rayonnages à cinq niveaux tout autour. Elle a un diamètre sur de seize pas, et trois fenêtres qui offrent une belle vue dégagée. En hiver, j'y suis moins souvent, car ma demeure est juchée sur un tertre, comme le dit son nom, et elle n'a pas de pièce plus soumise au vent que celle-ci, mais elle me plaît parce qu'elle est un peu à l'écart, et plus difficile d'accès ; et non seulement pour l'exercice que cela me procure, mais parce que sa situation retient la foule loin de moi. C'est là que je me tiens d'ordinaire. Je m'efforce d'en être le maître absolu, et de soustraire ce petit coin à la communauté conjugale, filiale, et sociale. Partout ailleurs, je n'ai qu'une autorité de principe, et en fait incertaine. Qu'il est malheureux, à mon avis, celui qui n'a, chez lui, d'endroit où il puisse être à lui, où il puisse se parler à lui-même, où il puisse se cacher ! Le prix de l'ambition, pour ceux qui en sont les serviteurs, c'est d'être toujours en représentation, comme une statue sur une place de marché. « *C'est une grande servitude qu'une grande célébrité*<sup>22</sup> ». Ils ne peuvent même pas se cacher dans leur lieu d'aisance ! Je n'ai jamais rien trouvé de si pénible dans la vie austère menée par nos religieux, que ce que je vois dans certains de leurs ordres : la règle qui leur impose une perpétuelle communauté de lieu et

---

21. Devant la cheminée, fort large. On peut encore voir cette « librairie » mais malheureusement, il n'y a plus un seul livre !

22. Sénèque *Consolation à Polybe*[85], VI, 4. Montaigne emploie le mot « fortune », à la suite du latin « fortuna ». Mais de toute évidence, le conserver aujourd'hui est inadéquat : c'est bien de célébrité qu'il s'agit.

la présence en permanence d'un grand nombre de leurs compagnons, dans quelque circonstance que ce soit. Et je trouve en somme bien plus supportable d'être toujours seul que de ne jamais pouvoir l'être.

**26.** Si quelqu'un me dit que c'est avilir les muses que de s'en servir seulement comme d'un jouet ou comme passe-temps, c'est qu'il ne sait pas, comme moi, quelle est la valeur du plaisir, du jeu, et du passe-temps. Il s'en faut de peu pour que je ne dise que tout autre but dans la vie est ridicule. Je vis au jour le jour, et sauf votre respect, je ne vis que pour moi : mes desseins s'arrêtent là. Étant jeune, j'ai étudié pour l'ostentation ; ensuite pour devenir sage ; et maintenant pour le plaisir, jamais pour en tirer profit. Le goût vain et dépensier que j'avais pour les livres considérés comme des sortes de meubles, non seulement pour répondre à mes besoins, mais au-delà, pour en tapisser et garnir mes murs, je l'ai depuis longtemps abandonné.

**27.** Les livres ont beaucoup de qualités, agréables pour ceux qui savent les choisir. Mais on n'obtient rien sans peine : c'est un plaisir qui n'est ni plus pur ni plus facile à atteindre que les autres : il a ses inconvénients, qui sont bien lourds ; l'esprit s'y exerce, mais le corps, dont je n'ai pas pour autant oublié le soin, demeure avec eux sans activité, s'affaisse, et s'affaiblit. Je ne connais pas d'excès plus dommageable pour moi, et qui soit plus à éviter, à l'âge du déclin qui est le mien.

**28.** Voilà donc mes trois occupations favorites et personnelles. Je ne parle pas de celles qui concernent les gens auxquels je me dois par obligation de civilité.